

KATHY REICHS

# TERRIBLE TRAFIC

*roman*

Traduit de l'américain  
par Viviane Mikhalkov et Dominique Haas



ROBERT LAFFONT

Titre original : BONES OF THE LOST  
© Temperance Brennan L.P., 2013  
Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2014

---

ISBN 978-2-221-14673-6  
(édition originale : ISBN 978-1-4391-0245-9 Scribner, New York)  
Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

À *Susan Moldow*,

Éditrice avisée,  
amoureuse des chats,  
et merveilleuse amie



## PROLOGUE

Le cœur battant, j'ai rampé en direction du mur de briques qui formait l'angle du renforcement. J'ai jeté un coup d'œil hésitant.

À nouveau, des bruits de pas. De lourdes bottes sont apparues en haut de l'escalier, accompagnées de deux petits pieds, l'un nu, l'autre chaussé d'un soulier à semelle compensée. Et la descente a commencé.

Par leur démarche bancale, les petits pieds révélaient la faiblesse de leur propriétaire, ce que confirmait la bizarre inclinaison du bas de ses jambes. Manifestement, ses genoux n'étaient pas en mesure de supporter le poids de son corps.

Une flambée de colère m'a embrasée. Cette femme était droguée, et ce salaud l'entraînait sans ménagement.

Quatre marches plus bas, le couple est passé dans un rayon de lune. La femme, en vérité une toute jeune fille, avait des cheveux longs et des membres squelettiques. L'homme la tenait fermement par le cou. De lui, je n'ai distingué que le triangle blanc d'un t-shirt sous son menton et la crosse d'un pistolet au-dessus de la ceinture de son pantalon.

Le couple est retombé dans l'obscurité et, de ces deux corps serrés l'un contre l'autre, je n'ai plus vu qu'une silhouette à deux têtes.

Arrivé à la dernière marche, l'homme s'est mis à tirer et à pousser la fille vers la porte qui donnait sur le quai de chargement. Elle a vacillé et sa tête s'est mise à balloter comme si elle était montée sur ressort. D'un mouvement brutal, l'homme l'a redressée sur ses jambes.

La fille a refait quelques pas incertains, puis elle s'est raidie, elle a relevé le menton et un cri a rompu le silence. Un cri strident, animal.

Le bras de l'homme a jailli. La silhouette féminine s'est à nouveau figée. Un autre cri m'est parvenu, de douleur cette fois, et la fille s'est affaissée mollement sur le béton.

L'homme, un genou en terre, s'est alors déchaîné sur le petit corps inerte, le coude transformé en piston.

— Ah, tu résistes, salope ?

Son poing s'abattait en cadence. Les coups pleuvaient à un rythme tel qu'il s'est bientôt mis à haleter.

Une rage noire m'a envahie, m'a fait oublier tout instinct de conservation.

À quatre pattes, j'ai filé récupérer le Beretta en essayant de ne pas me faire remarquer. J'en ai vérifié la sécurité, bénissant le ciel d'avoir pris de bonnes habitudes au stand de tir.

Rassurée, j'ai voulu prendre mon téléphone dans ma poche. Il n'était pas avec ma lampe.

Pas non plus dans l'autre poche.

L'aurais-je laissé tomber ? Oublié à la maison dans ma précipitation ?

La panique m'a presque fait suffoquer. J'étais livrée à moi-même, coupée du monde. Que faire ?

Une petite voix me recommandait la prudence. Reste cachée. Attends. Slidell sait où tu es.

— Crois pas que tu vas t'en sortir !

Des accents cruels, haineux.

Je me suis retournée d'un bloc.

L'homme relevait la fille en la tirant par les cheveux.

J'ai jailli du renforcement en brandissant le Beretta. Alerté par le bruit, l'homme s'est immobilisé. Je me suis arrêtée à cinq mètres de lui, à l'abri d'un pilier. Bien stable sur mes deux pieds, j'ai levé le canon.

— Lâche-la !

Le béton et la brique ont amplifié mon cri.

Le type a maintenu sa prise. Il me tournait le dos.

— Haut les mains !

Il a laissé tomber la fille et s'est redressé. Ses mains se sont lentement élevées à hauteur de ses oreilles.

— Retourne-toi.

Tandis qu'il obtempérait, un rai de lumière l'a éclairé l'espace d'une seconde, et j'ai pu distinguer ses traits.

S'apercevant qu'il était tenu en joue par une femme, l'homme a un peu baissé les bras. J'ai vivement reculé derrière le pilier, comprenant qu'il me voyait mieux que je ne le voyais moi-même.

— Elle a rien, la petite pute !

*Tu vas crever aussi, espèce de salope.*

— Menacer les gens par courriel, terroriser les petites filles sans défense, quel courage ! (D'une voix bien plus assurée que je ne l'étais en vérité.)

— Les dettes, ça se paye ! C'est la loi, tout le monde le sait.

— Tu peux oublier le remboursement des dettes, espèce d'enfant de chienne.

— Vraiment?! Et qui c'est qui le dit?

— La douzaine de flics en route vers ici.

L'homme a levé une main en cornet près de son oreille.

— J'entends pas de sirènes.

— Écarte-toi de la fille.

Il a esquissé un pas sur le côté.

J'ai élevé le ton.

— Recule !

Son attitude arrogante me donnait envie de lui défoncer le crâne à coups de crosse.

— Sinon quoi? Tu vas me descendre?

— Exactement.

En serais-je seulement capable? Je n'avais jamais tiré sur un être humain.

Où diable était passé Slidell? L'effet conjugué de l'adrénaline et de tout le café ingurgité n'allait pas durer éternellement. Quant à ce type, il allait vite comprendre que je bluffais.

La fille a gémi.

J'ai baissé les yeux.

Un quart de seconde qui m'a fait perdre l'avantage, et donné à ce salaud sa seule chance de garder la vie sauve.

Il a eu le malheur de faire un geste brusque.

Une nouvelle giclée d'adrénaline a inondé mes veines.

J'ai levé mon arme.

Il a fait un pas en avant.  
Mon regard s'est focalisé sur le triangle blanc de son t-shirt.

Le coup est parti.

Écho assourdissant. Le recul de l'arme m'a projeté les mains en l'air, mais j'ai su tenir la position.

L'homme, lui, s'est écroulé.

Dans la pénombre blafarde, j'ai vu le triangle blanc virer au noir. Ou plutôt au rouge. Un rouge cramoisi qui s'étalait partout. Un coup parfait. Le Triangle de la Mort.

Tout autour le silence s'est fait. Brisé seulement par ma respiration saccadée.

Mes centres nerveux supérieurs et mon tronc cérébral se sont remis à l'unisson et j'ai pris conscience de mon acte. J'avais tué un homme.

Mes mains ont été prises de tremblement. La bile m'a rempli la gorge.

J'ai dégluti. Resserré les doigts autour du pistolet.

La fille gisait au sol, immobile. Je me suis précipitée vers elle et j'ai posé mes doigts tremblants sur sa gorge.

Une pulsion, oui. Faible mais régulière.

J'ai pivoté sur moi-même et intercepté le regard aveugle et maléfique de cet homme à jamais réduit au silence.

Subitement, l'épuisement et l'accablement se sont abattus sur moi, face à l'ignominie de ce que je venais d'accomplir.

Que faire maintenant? Poursuivre mon action? Mais, dans mon état, serais-je seulement capable de prendre les bonnes décisions? Et mon téléphone qui était resté à la maison!

Je me serais bien assise par terre, la tête entre les mains, pour laisser couler mes larmes.

À la place, j'ai inspiré profondément, à plusieurs reprises. Quelque peu apaisée, je me suis relevée. J'ai traversé des kilomètres d'obscurité jusqu'à l'escalier que j'ai grimpé, les jambes en caoutchouc.

En haut des marches, un couloir. Rien d'autre.

Je l'ai suivi jusqu'à une unique porte. Fermée.

Le pistolet serré dans ma main moite, j'en ai tourné la poignée.

Et là, vision d'horreur.